

## CALISTE

Muni d'une lettre d'introduction, j'arrive un jour chez un prédicateur qui se rendait à l'instant même à son église. Il jette un coup d'œil sur ma lettre, sourit, me tend la main, et nous voilà bons amis. Toutefois, pressé par l'heure, il m'engage à le suivre. J'accepte, et nous causons. Jamais causeur ne fut plus à mon gré : simple, franc, plein à la fois de bonhomie et, d'esprit. Je croyais déjà le connaître depuis dix ans. Sa parole facile, sa voix naturelle, la rapidité de son élocution et surtout les choses bien pensées qui sortaient simples et claires de sa bouche, me réjouirent doublement, en me rappelant que j'allais l'entendre prêcher. Nous arrivons, il passe dans la sacristie, et moi dans l'église. Après un quart d'heure d'attente, je vois monter en chaire avec solennité une robe noire surmontée d'un rabat blanc ; le rabat s'incline et la robe s'assoie. Encore [58] ici quelques minutes d'immobilité. Enfin, la robe se relève, et du haut du rabat tombe majestueuse et sonore une voix dont les lentes articulations battent des secondes ; juste soixante par minutes, ni plus ni moins. Je crus d'abord que l'aigle se posait pour prendre son essor plus rapide et plus haut ; mais non, ce n'était pas un aigle, c'était bien un balancier. Je me résignai sur la forme, et j'attendis des pensées propres à me faire réfléchir. Je les attends encore. Je n'entendis que des mots choisis parmi les moins usités et les plus abstraits du dictionnaire. Je me dis alors que sans doute je ne comprenais pas un discours trop profond pour moi ; et après de vains efforts pour y trouver une suite, un but, quelque chose enfin, je laissai retomber ma tête. Mes regards rencontrèrent un auditoire distrait ou endormi. Je vis que je n'étais pas le seul à ne pas comprendre, et je pris le parti de méditer en moi-même. Il me vint une idée lumineuse. Peut-être, me dis-je, le prédicateur qui est en chaire, n'est pas celui à qui je viens de parler. Ma vue basse m'empêche de m'en assurer, mais la lenteur de sa parole, l'enflure de sa voix, le [59] vide de ses pensées, tout me persuade que ce n'est pas lui. J'étais étranger dans la localité, je pouvais questionner les auditeurs sans étonner, et je dis à mon voisin : comment nommez-vous ce prédicateur ?

- Caliste.
- Est-ce qu'il prêche toujours ainsi ?
- Toujours.
- Il ne change jamais ?
- Jamais.

Alors je me rappelai que j'avais entendu parler jadis du genre de ce prédicateur, remarquable, m'avait-on dit, pour son style soutenu, et sa dignité en chaire !

Quoi ! me dis-je alors, voilà ce que peuvent les règles, les études des modèles et la rhétorique ! Mais si cet homme avait voulu fréquenter la place publique, comme il a fréquenté la faculté, il aurait autant gagné qu'il a perdu ! Si seulement il avait voulu ne fréquenter personne, ne singer personne, ne s'inquiéter ni de la dignité de la chaire, ni du style soutenu ; s'il était resté ce que je l'ai vu tout à l'heure dans la rue, ce serait un délicieux prédicateur ! [60]

Oh ! pauvre et cher Caliste, que vous êtes à plaindre ! avec vos prétentions d'artiste, vous gênez la nature, vous fatiguez l'attention de vos auditeurs, vous leur faites prendre en dégoût les choses saintes, et tout cela pour l'honneur du style soutenu, pour la noblesse du geste, l'ampleur de la voix et la perte des âmes. Oh ! si nous pouvions oublier ce que nous avons appris de nos professeurs d'éloquence, si nous pouvions redevenir « Gros Jean comme devant », quelle bénédiction ! Au moins notre auditoire nous prendrait au sérieux ; il penserait que nous parlons « pour tout de bon », comme disent les enfants, et peut-être suivrait-il notre

discours pour penser avec nous. Il ne remarquerait plus nos gestes, mais nos gestes naturels l'entraîneraient à son insu ; il ne songerait plus à notre voix, mais notre voix émue irait à son cœur. En s'échauffant avec nous, il plierait sous nos efforts ; mais, battu à froid, le fer ne plie pas, il se durcit !

Toutefois, il faut le reconnaître, la partie extérieure de la prédication, et j'entends par là le geste, la voix, le port de l'orateur, [61] agissent sur l'auditoire, et cette action se manifeste encore au milieu d'un discours pauvre de sentiment et de pensée ; j'oserais même dire que le discours, fût-il sans valeur aucune, le débit pourrait le faire valoir, du moins le rendre édifiant.

Dirai-je toute ma pensée ? Je crois que la voix, l'animation, la dignité, peuvent à elles seules remuer un auditoire, même l'auditoire qui ne comprend pas bien le discours ; mais il faut pour cela qu'à cette action extérieure l'intérieur réponde ; il faut que ce soit l'expression d'une vraie piété. Pour toucher en chaire, on peut à la rigueur se passer d'ordre, de logique, mais on ne saurait se passer de piété ; ce ne sont plus des idées s'adressant à l'intelligence, des sentiments allant au cœur, c'est une manifestation en gestes visibles, et en articulations vocales de ce qui se passe dans l'âme du prédicateur ; ce n'est plus un discours chrétien, c'est de la musique chrétienne ; l'émotion arrive à l'auditoire par un sentier différent, mais ce sentier est encore dans la direction du bon chemin.

Mais je m'aperçois qu'en décrivant ce sentier [62] je côtoie un abîme ; ayons le courage de le sonder du regard.

On pourrait se dire : si la musique de la voix humaine peut gagner et convaincre, nous sommes donc, comme auditeurs, exposés. à la séduction de cet harmonieux organe mis au service de l'erreur ; car, on n'en peut pas douter, l'orateur qui se trompe peut être convaincu, et s'il n'a pas l'accent de la vérité, il a du moins celui de sa conviction. Dans un sens, cet accent est vrai, puisqu'il sort d'un sentiment vrai. Or, la puissance reconnue de ce qu'on me permettra de nommer la musique de l'orateur, ne tient pas nécessairement à la vérité, mais à la sincérité de sa parole. L'auditeur peut donc être égaré par ce moyen de persuasion que le prédicateur a cependant reçu de Dieu.

On pourrait aller plus loin et affirmer que cette persuasion peut être produite, non seulement par l'orateur qui se trompe, mais encore par celui qui ment. Alors, même que les sentiments dont l'homme est susceptible, ne se développent pas dans le cours de notre vie, le germe n'en est pas moins au fond de notre âme. Nous avons le mystérieux pouvoir de les [63] évoquer, au point de devenir pour le moment l'être moral qu'ils expriment. Pour l'instant du moins notre émotion est vraie, notre ton est naturel, nous pensons et sentons ainsi ; et notre voix, empruntant à cet état passager ses accents de sincérité, persuade nos auditeurs.

N'est-ce pas effrayant, pour qui cherche la vérité ? Et cependant ce n'est pas tout. Encore un pas, et nous touchons au fond de l'abîme. A l'instant même où nous tirons ainsi des sentiments du trésor secret de notre âme, sentiments vrais en eux-mêmes, faux comme expression de notre état habituel, alors encore nos flèches atteignent leur but ; à notre gré l'auditeur pleure ou se réjouit ! Nous le convainquons de ce dont nous ne sommes pas convaincus nous-mêmes, ou du moins d'une vérité que notre âme réfléchit fidèlement sur l'heure, mais réfléchit comme une image fugitive, et non comme une empreinte permanente de notre vie morale. J'ai tout dit et je me résume ainsi :

La piété sans le talent,  
La conviction sans la vérité, [64]  
La vérité sans la conviction,

peuvent toutes trois réussir à convaincre.

Dans le premier cas (la piété sans le talent) le mal n'est pas grand ; l'impression produite est vague, de courte durée, mais enfin elle est bonne ; elle repose sur la vérité, c'est l'essentiel, et cela me suffit.

Dans le second (la conviction sans la vérité), c'est l'abus d'une chose bonne. Dieu a donné à l'instrument destiné à transmettre la pensée, une puissance que l'homme qui se trompe peut détourner de sa vraie destination. Ici est le plus grand danger. Mais, je le répète, c'est l'exception et non la règle ; et quand la vérité se montrera jointe à la persuasion, elle l'emportera sur la persuasion mise au service de l'erreur. D'ailleurs, remarquons-le bien, dans ces matières, l'erreur est presque toujours le fruit de la passion, et chez celui qui parle et chez ceux qui écoutent ; en sorte que ce n'est pas au Créateur que nous pouvons demander compte de son facile accès dans notre âme. S'il nous avait faits tels que nous ne pussions jamais accepter l'erreur conseillée ou reçue par la passion, nous ne serions [65] plus libres, donc plus responsables ; toute l'économie de notre être moral serait renversée.

Enfin, dans le troisième cas (celui de la vérité exposée sans conviction, ou du moins avec une conviction passagère), le prédicateur, tout en persuadant, n'expose que lui-même. Il portera la peine de son hypocrisie, rien de plus juste ; mais son hypocrisie ne nuit pas ici à ceux qu'il persuade.

L'absence de la conviction et de la vérité, c'est le doute ; le doute ne peut rien produire ; mieux vaut se taire et travailler à s'éclairer soi-même. Prêcher, alors, c'est faire de la prédication un gagne-pain ; pire que cela, c'est mentir à Dieu, aux hommes et à sa propre conscience ; c'est se creuser soi-même une tombe où viendront s'ensevelir l'une après l'autre toutes nos facultés morales, pour ne laisser subsister ici-bas que nos appétits de brute, et au-delà du temps une éternelle condamnation !

